



HAL
open science

“ UNE PROMENADE DANS UNE AUTRE PARTIE DU MONDE ” : LA PROMENADE COMME PRATIQUE ET FIGURE CHEZ JEAN POTOCKI

Marius Warholm Haugen

► **To cite this version:**

Marius Warholm Haugen. “ UNE PROMENADE DANS UNE AUTRE PARTIE DU MONDE ” : LA PROMENADE COMME PRATIQUE ET FIGURE CHEZ JEAN POTOCKI. Travaux de littérature, 2015. halshs-01706625

HAL Id: halshs-01706625

<https://shs.hal.science/halshs-01706625>

Submitted on 12 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« UNE PROMENADE DANS UNE AUTRE PARTIE DU MONDE » : LA PROMENADE COMME PRATIQUE ET FIGURE CHEZ JEAN POTOCKI

Marius Warholm Haugen

L'art de la promenade, tel qu'il a été envisagé et décrit par les penseurs et les écrivains du XVIII^e siècle, est une activité paradoxale : réglée et circonscrite, d'un côté, elle est, d'un autre, associée au détachement et à une certaine liberté de l'esprit. Cet aspect paradoxal est au cœur de la mise en écrit de la promenade telle que l'a faite Jean Potocki (1761-1815), aristocrate polonais de langue française, homme de lettres, scientifique, politique et grand voyageur. L'œuvre de Potocki révèle que le comte a exploré la promenade à la fois comme pratique et figure : comme pratique, elle lui a permis d'établir des rapports d'intimité avec le paysage et de profiter de la gratuité du mouvement ; comme figure, elle a servi de modèle pour la découverte et pour l'interrogation du monde. La question est de savoir si ce n'est pas là précisément que réside une tension inhérente de l'art de la promenade au siècle des Lumières, tiraillé entre le détachement et la curiosité, entre liberté de l'esprit et *libido sciendi*. Dans cet essai, nous verrons comment l'écriture potockienne traduit la quête d'un équilibre entre ces deux aspects de la promenade, laquelle s'érigea, grâce à cette quête, en un véritable art.

Considérant l'œuvre de Potocki dans son ensemble, on s'aperçoit vite qu'il a été fasciné par la promenade. Dans ses récits de voyage surtout, mais aussi dans les écrits de fiction et dans sa correspondance, le comte Jean nous décrit de nombreuses promenades et flâneries. Pour lui comme pour ses contemporains, la promenade correspondait surtout à un ensemble de modalités de mouvement, non seulement du corps, mais aussi de l'esprit. Celles-ci peuvent se résumer ainsi : se mouvoir librement, de manière détachée et gratuite, avec l'esprit ouvert et disponible. Ces modalités ont toujours informé la manière dont Potocki a vécu et écrit l'espace : dans les méandres urbains de Constantinople ou dans le paysage à la fois naturel et mythologique du Mont Ida, en Hollande en temps de révolution ou sur les steppes du Caucase, il s'agit d'imaginer le déplacement du corps comme l'amorce d'une activité intellectuelle consistant à accorder et à adapter l'esprit à ce qui constitue à la fois le lieu et l'objet de la promenade, qu'il s'agisse de l'espace urbain ou le paysage rural.

Par extension, la promenade devint pour ce curieux infatigable un modèle d'exploration, la figure d'une attitude spécifique envers le monde. Il semble même que son intérêt pour les modalités de la promenade aille de pair avec une critique de l'esprit de système, lequel Potocki identifiait avec la philosophie des Lumières. La libre disponibilité du promeneur lui apparaît comme mieux adaptée à rendre compte de la diversité des lieux et des cultures que tout système de prétention universelle. Plus important encore, ses promenades à proprement parler reflèteront toujours une forte curiosité et une envie de découvrir le monde. Aussi la promenade potockienne se voit-elle étroitement liée à un projet de connaissance, ce qui, à un certain niveau, constitue un paradoxe. Car la mise en écrit de la promenade chez le comte polonais révèle aussi les limites de ce modèle d'exploration, qui repose précisément sur l'équilibre délicat, et peut-être finalement impossible, entre détachement et curiosité, entre liberté de l'esprit et *libido sciendi*.

DEUX POINTS DE COMPARAISON: JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET KARL GOTTLOB SCHELLE

Afin de bien situer la conception potockienne de la promenade dans le contexte de son temps, il nous faudra des points de comparaison. Jean-Jacques Rousseau est une référence incontournable, étant donné que les échos des *Rêveries du promeneur solitaire* et d'*Émile* sont nombreux chez Potocki¹. L'influence du philosophe suisse est manifeste dans sa mise en écrit de la promenade, surtout en tant que figure de repos, de retrait des tourbillons du monde et d'une recherche de soi dans la nature. Il sera plus intéressant encore de mettre l'écriture de la promenade chez Potocki en relation avec le traité *Die Spatziergänge oder die Kunst spazieren zu gehen (L'Art de se promener)*, écrit par le philosophe allemand Karl Gottlob Schelle, non pas pour identifier une quelconque relation d'influence, mais pour comparer deux conceptions contemporaines de la promenade. Dans ce petit livre publié en 1802, Schelle vise à analyser, à disséquer et à promouvoir la promenade comme pratique intellectuelle, prenant appui sur le modèle offert par Rousseau pour la développer à la fois en une méthode et une topographie.

Pour le philosophe allemand, chaque endroit, chaque forme d'espace propice à cette pratique intellectuelle, que ce soit dans la solitude de la nature ou dans des jardins publics, a ses propres qualités, et trouve chez le promeneur un mode d'esprit qui y correspond le mieux :

¹ Voir la note n° 156 des éditeurs dans Jean Potocki, *Voyage en Turquie et en Égypte (1788)*, in François Rosset, Dominique Triaire (dir.), *Jean Potocki. Œuvres I*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 308.

les montagnes, par exemple, « exaltent l'imagination et délivrent du sol qui porte le corps » ; alors que la vallée permet au promeneur de « se sent[ir] au contraire retenu dans le cercle de son existence et [...] savoure[r] avec une tranquille délectation les objets qui [l']entourent »². Ce qui distingue l'art de se promener d'un simple mouvement du corps, c'est donc le rapport intime établi entre l'espace et l'esprit du promeneur.

À en croire Schelle, ce rapport d'intimité ne constitue pourtant qu'une des propriétés qui font ensemble les conditions *sine qua non* de la promenade en tant qu'activité intellectuelle. La « vraie » promenade doit être un plaisir, et, en même temps, faire naître une liberté radicale : « Se promener est un plaisir libre, qui ne coexiste avec aucune contrainte »³. Cette liberté exige à son tour un détachement qui vient subvertir le rapport d'intimité entre le sujet et le paysage. Le « vrai » promeneur ne peut, dit Schelle, s'attacher trop, ni à ses propres réflexions, ni aux objets qui l'entourent :

Les promenades ne sont pas destinées à poursuivre des cogitations métaphysiques ou physiques, à résoudre des problèmes mathématiques, à repasser l'histoire, bref, elles ne sont pas faites pour la méditation. [...] Durant la promenade, l'attention de l'esprit ne doit pas être poussée ; elle doit davantage être un jeu qu'empreinte de sérieux. Elle doit glisser au-dessus des objets en quelque sorte, répondre à leurs sollicitations plutôt que de se laisser contraindre à leur étude par l'esprit⁴.

Se laisser aller à l'étude serait alors contraire à l'essence de la promenade, car l'étude consisterait à pousser l'attention, à mettre hors jeu la libre disponibilité de l'esprit en l'appliquant trop fort à des objets en particulier. Cette conception de la promenade tranche avec la mise en écrit qu'en fait Potocki. Mettre en relation ces deux conceptions de la promenade nous permettra de comparer en quelque sorte la théorie à la pratique : nous verrons que Potocki cherche à surmonter une problématique de la distance esquissée ici par Schelle, et à trouver un juste équilibre entre détachement et étude, afin de conjuguer la figure de la promenade à son projet de connaissance.

UN PROMENEUR DU MONDE

À première vue, les textes de Potocki situent ses déplacements assez loin, en ce qui concerne leur encadrement spatial tout au moins, tant des promenades de Rousseau sur l'île de Saint-Pierre que de celles privilégiées par Schelle. Pour ce dernier, la promenade, si elle peut se

² Karl Gottlob Schelle, *Die Spatziergänge oder die Kunst spazieren zu gehen* [1802]; trad. fr. P. Deshusses, *L'Art de se promener*, Paris, Payot et Rivages, 1996, p. 89.

³ *Ibidem*, p. 42.

⁴ *Ibidem*, p. 33.

faire à cheval, en voiture ou en bateau, n'atteint cependant son épanouissement véritable que faite à pied et dans un cadre caractérisé surtout par la mesure⁵. Une lecture rapide de l'œuvre de Potocki nous donnerait peut-être l'impression que le comte Jean ne fut pas premièrement un promeneur, mais avant tout un voyageur infatigable, un véritable errant parcourant de grands espaces. Or, bien que cela soit vrai jusqu'à un certain point, lisant plus attentivement ses récits de voyage, on s'aperçoit que ses périple se divisèrent en parties plus brèves, et qu'il a vécu et décrit celles-ci comme des promenades et des flâneries à strictement parler, comme nous le verrons. Et ce n'est pas tout, car Potocki se plut également à se présenter comme un promeneur du monde. Dans la dernière lettre de son *Voyage dans l'empire de Maroc, fait dans l'année 1791*, le jeune comte résume ainsi son séjour nord-africain :

Je termine ici la relation d'un voyage que je n'ai point regardé comme une entreprise dont il dût résulter beaucoup d'instruction, mais plutôt comme une partie de plaisir, une promenade dans une autre partie du monde, un changement de paysage, de ciel & de nature, un projet d'écouter le silence des déserts, les bords agités de la mer, et d'y reporter ma pensée au milieu de ces monumens des anciennes rêveries⁶.

Le voyage et sa mise en écrit sont ici orientés vers ces modalités de la promenade que sont la gratuité et le plaisir, le détachement et la disponibilité de l'esprit. Potocki a beau se trouver dans « une autre partie du monde », c'est bien d'une promenade plus que d'un voyage qu'il s'agit ; le déplacement constitue un véritable « projet d'écouter » la nature, d'accorder son esprit avec le paysage. On voit bien que c'est le gentilhomme noble qui parle, celui qui peut s'offrir le luxe d'aller en Afrique pour « change[r] de paysage »⁷. En même temps, il s'agit d'inscrire le voyage à un programme rousseauiste d'oisiveté et de rêverie :

Ne rien faire est une occupation si douce qu'il est bien permis de chercher à la varier & à la rendre plus agréable encore : Or les déserts & leur silence, la mer et ses vagues mugissantes, le calme et les orages, le gros temps et ses siflemens aigus, les paysages et la nature, voilà les vrais domaines du rêveur solitaire⁸.

Potocki associe donc la promenade à ce que Rousseau appelait le « précieux *far niente* »⁹, une échappée dans la nature caractérisée par la gratuité et le plaisir. À l'instar du philosophe suisse, Potocki trouve dans la nature un refuge des exigences de la civilisation européenne,

⁵ *Ibidem*, p. 72. Voir aussi Pierre Deshusses, « Préface », in *ibidem*, pp. 11-12.

⁶ Jean Potocki, *Voyage dans l'empire de Maroc, fait dans l'année 1791* (1792), in François Rosset, Dominique Triaire (éds.), *Jean Potocki. Œuvres I*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, pp. 173-174.

⁷ Cela dit, il existe des hypothèses selon lesquelles Potocki fut en réalité chargé d'une mission diplomatique, ce qu'il aurait eu des raisons de ne pas mentionner dans son texte. Cependant, comme le constatent François Rosset et Dominique Triaire, il est difficile de trancher cette question. Voir Rosset et Triaire, « Présentation », in Jean Potocki, *Voyage dans l'empire de Maroc, op.cit.*, pp. 83-84.

⁸ *Ibidem*, p. 174.

⁹ Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1782), Paris, Gallimard, 1972, p. 95.

laquelle aurait précisément rendu l'homme insensible à la nature : « Je sais bien que toutes ces choses font pitié au politique, qui les regarde du haut de ces projets relevés, il n'est sensible lui, qu'au bruit que les choses font dans les gazettes »¹⁰. Même son voyage au Caucase quelques années plus tard, voyage ayant pour but avoué l'étude de l'histoire des peuples de la steppe, se trouvera transformé en promenade par l'écrivain au moment où ce voyage sera représenté comme un retrait du tourbillon de l'Europe : « Les tours dorées de Moscou se perdent dans un lointain bleuâtre. Adieu, Europe livrée aux troubles ! je vais me reposer dans la tranquille et paisible Asie »¹¹. Comme au Maroc, il s'agit ici d'une « promenade dans une autre partie du monde », une sorte de pause du train ordinaire de l'histoire.

ALTERNANCE DES CADRES ET PAYSAGES PALIMPSESTES

Le passage du *Voyage dans l'empire de Maroc* cité ci-dessus nous montre un Potocki conscient du potentiel de la promenade à être développée en art, d'une manière similaire à ce que fera Schelle une décennie plus tard. Cette « partie de plaisir », cette « occupation si douce » qui consiste à tout simplement écouter la nature, peut être raffinée par la variation et l'alternance entre paysages différents : désert et mer, calme et orages, font tous partie des « vrais domaines » de la promenade du « rêveur solitaire ». Schelle verra précisément dans l'alternance la clef de voûte de l'art de se promener. Il s'agit à la fois de varier les cadres – trouver un équilibre entre promenades dans la solitude de la nature et dans les jardins publics¹² – et de privilégier des formes de paysage qui comprennent de l'alternance au sein d'un seul et même cadre : « [...] l'esprit est tendu et revigoré par l'alternance de montagnes et de vallées, et il est ainsi réveillé et animé par l'alternance de différentes impressions »¹³.

Conscient, comme nous venons de le voir, de la valeur résidant dans la variation des cadres de la promenade, Potocki exprime pourtant à plusieurs reprises son goût pour une forme particulière de paysage, bien différente de l'idéal tempéré et pittoresque proféré par Schelle. Que ce soit en pleine mer ou sur la steppe, le comte Jean se trouve bien à son aise au sein de vastes espaces monotones, comme au Caucase où « la plaine bleuâtre se perd au loin

¹⁰ Jean Potocki, *Voyage dans l'empire de Maroc*, *op.cit.*, p. 174.

¹¹ Jean Potocki, Heinrich Julius von Klaproth (éd.), *Voyage du Comte Jean Potocki à Astrakhan et dans les cantons voisins, en 1797* (1827), in François Rosset, Dominique Triaire, *Jean Potocki. Œuvres II*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 141.

¹² Comme en témoigne le chapitre intitulé « Nécessité de se promener régulièrement dans la nature et sur les promenades publiques » : « Ces deux façons de flâner, au milieu de la nature et sur les promenades publiques d'une ville, répondent bien à la finalité de la promenade ; mais aucune n'y répond pleinement. Les deux doivent être combinées si l'on veut que la promenade réunisse tous les avantages que notre existence intellectuelle est en droit d'en attendre ». Karl Gottlob Schelle, *L'Art de se promener*, *op.cit.*, p. 46.

¹³ *Ibidem*, p. 84.

et se confond avec un ciel de la même couleur »¹⁴. Ces sont des paysages plus près du sublime que du pittoresque, et que Schelle jugera, par conséquent, peu aptes à la « vraie » promenade :

Toutefois, même dépourvue de montagnes, la nature a encore de grands attraits avec ses prairies et ses forêts coupées de riantes campagnes. Il n'y a que dans les endroits où cela lui fait aussi défaut, lorsque le paysage nu et monotone épuise le regard sans jamais le retenir, qu'elle apparaît vraiment indigente ; et l'homme qui flâne ici – pour autant que cela soit encore possible – en est réduit à ne compter que sur ses seules ressources¹⁵.

Quant à Potocki, la monotonie de ces paysages lui permet par contre d'établir un rapport d'intimité particulièrement fort entre l'esprit et l'espace : « Je vous avouerai que ce n'est pas sans plaisir que je me suis retrouvé en pleine mer. Ce spectacle uniforme du ciel & de l'eau qui affige [*sic*] tant de voyageurs, ne produit point cet effet sur moi. Au contraire, il me semble que la vue de cet espace illimité allume l'imagination, & y élève plus vivement le desir de le parcourir »¹⁶. Le mouvement libre et détaché de l'esprit que Schelle voit comme essentiel à la promenade en tant qu'activité intellectuelle, Potocki le trouvera surtout en mer :

Mais qu'avec bien plus de délices, ma pensée se reporte au temps où étonnée de sa force naissante, elle n'étoit jamais plus active que lorsqu'elle ne s'occupoit d'aucun objet en particulier, & que facile à s'égarer, d'un élan elle se portait au-delà de toutes les choses existantes ; & c'est alors que j'abitois des vaisseaux¹⁷.

On retrouve ici cette notion d'un état d'esprit rêveur et détaché dont Rousseau avait fait l'éloge dans les *Rêveries*, et qu'explorera Schelle dans son traité. Dans le même passage, cependant, Potocki met en garde contre les rêveries, qui « portent avec elles je ne sais quelle inquiétude, & laissent dans l'ame le vide sur qui elles reposent »¹⁸. À la rêverie, Potocki oppose, comme le fera Schelle, l'étude et la méditation, lesquelles rapportent pourtant pour ce premier « la clarté dans l'esprit, le calme dans le cœur & le bonheur dans la vie »¹⁹, c'est-à-dire les mêmes qualités que la promenade est censée offrir.

Potocki hésitera toujours dans ce choix entre rêverie et méditation, même si le conflit deviendra sans doute plus manifeste dans les parties plus tardives de ses écrits. Par ailleurs, on pourrait remarquer que si la figure de la promenade est présente tout au long de l'œuvre potockienne, c'est surtout dans les premiers récits de voyage qu'on la trouve décrite sous sa

¹⁴ Jean Potocki, *Voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase* [manuscrit de Varsovie], in François Rosset, Dominique Triaire, *Jean Potocki. Œuvres II*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 124.

¹⁵ Karl Gottlob Schelle, *L'Art de se promener*, *op.cit.*, p. 37.

¹⁶ Jean Potocki, *Voyage en Turquie et en Égypte*, *op.cit.*, p. 16.

¹⁷ Jean Potocki, *Voyage en Hollande fait pendant la révolution de 1787* (1789), in François Rosset, Dominique Triaire, *Jean Potocki. Œuvres I*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 75.

¹⁸ *Idem.*

¹⁹ *Idem.*

forme stricte, que ce soit comme flâneries urbaines ou comme échappées dans la nature. Lors de son voyage en Turquie et en Égypte en 1784, dont le récit sera d'ailleurs la première publication de l'auteur, Potocki s'installe pendant deux semaines au pied du Mont Ida en Asie mineure, prenant l'occasion pour y faire des promenades. Le paysage apparaît comme propice à cette activité, habité par un peuple paisible et composé d'une alternance de plages, de jardins, de vallons et de forêts :

Je vous ai dit que l'endroit où nous sommes depuis quinze jours, est une belle plage, située au pied du Mont Ida, dont les forêts s'étendent jusqu'à la mer. Au milieu de cette contrée sauvage sont quelques jardins, dont la culture est assez soignée pour le pays. C'est dans l'un d'eux que j'avois établi ma demeure : un berceau de treille adossé contre une cabane, forme tout mon appartement. [...] Les Habitants nous en avoient d'abord imposé par leur air fier & les armes dont ils sont couverts ; mais nous avons bientôt reconnu que c'étoit le peuple le plus doux de la Turquie. J'ai profité de cette découverte pour me perdre à plaisir dans les vallons & les forêts de l'Ida²⁰.

On reconnaît tout de suite une des modalités centrales de la promenade dans le plaisir éprouvé par le sujet à « se perdre » dans le paysage, à s'abandonner à la nature. Le motif du plaisir de l'abandon signale l'existence d'un rapport d'intimité forte entre le sujet et la nature. Le passage révèle aussi une prédilection pour des formes de paysage que l'on peut trouver précisément dans des « contrée[s] sauvage[s] » comme celle qui entoure la demeure relativement cultivée de Potocki. Schelle, de son côté, mettra en garde contre ces paysages « où l'on se perd soi-même », privilégiant plutôt ceux qui sont de « dimension moyenne », là où « l'on se sent comme chez soi »²¹. Là seulement, à en croire le philosophe allemand, pourrait-on profiter pleinement des bénéfices de la promenade.

Si, pour Potocki, il y a du plaisir à tirer de l'acte de se perdre dans le paysage, il s'agit d'un plaisir précieux. L'échappée dans la nature de l'Asie mineure avait marqué une halte joyeuse dans l'itinéraire du voyageur : « Enfin c'est aujourd'hui que nous quittons ce séjour, mais ce ne sera pas sans regrets, au moins de ma part, car j'y étois heureux, de ce bonheur tranquille qu'on goûte à se rapprocher de la Nature »²². Le départ du Mont Ida signale le caractère exceptionnel de la promenade, qui constitue une pause, dans le voyage ou dans le train ordinaire de la vie. L'éloge de Potocki pour un « bonheur tranquille » trouvé dans l'intimité de la nature fait d'ailleurs écho à ses lectures de Rousseau, nous rappelant, par exemple, le plaisir tiré par celui-ci à se laisser aller « au gré de l'eau », considéré comme supérieur aux « plaisirs de la vie »²³. Dans une des versions manuscrites du récit de Potocki,

²⁰ Jean Potocki, *Voyage en Turquie et en Égypte*, op.cit., p. 43.

²¹ Karl Gottlob Schelle, *L'Art de se promener*, op.cit., pp. 91-92.

²² Jean Potocki, *Voyage en Turquie et en Égypte*, op.cit., pp. 43-44.

²³ Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, op.cit., p. 98.

la référence aux *Rêveries* est même explicite, l'auteur ajoutant que c'est là un bonheur « que personne n'a su decrire comme Jean Jacques [*sic*] dans ses promenades à l'isle de St. Pierre »²⁴.

Or, la promenade potockienne autour du Mont Ida nous porte au-delà de la rêverie. Dans la perception de Potocki, le paysage de l'Asie mineure est chargé d'une force mythologique, de sorte que la promenade établit non seulement un rapport d'intimité avec la nature, mais aussi avec la culture et l'histoire :

les beautés de la Nature, quoique répandues avec profusion, n'étoient pas les seuls charmes qui m'y retenoient. J'y voyois les champs où l'heureux Pâris avoit gardé ses troupeaux ; les cedres qu'Hector balançoit dans ses mains ; le laurier qui a conservé ici le nom de Daphné, & toutes ces choses faisoient revivre en moi l'idée de l'antiquité, mieux que n'eussent fait des marbres & des colonnes²⁵.

Aussi cette promenade révèle-t-elle ce qui deviendra un motif récurrent dans l'œuvre de Potocki, à savoir le paysage comme reflet de la culture, l'espace comme un palimpseste mytho-historique. Lorsqu'il sera en voyage dans le Caucase plusieurs décennies plus tard, l'expérience de la steppe sera nourrie par ses lectures d'Hérodote, l'incitant à en faire un double voyage, à la fois dans le temps et dans l'espace : « [...] herodote refait avec moi le voyage de la Scythie vint [*sic*] deux Siecles après y avoir été en personne »²⁶. Ainsi, pour l'érudit que sera Potocki, la nature se verra-t-elle toujours investie de l'histoire et de la culture, ce qui doit nécessairement influencer le rapport qu'il entretient avec la promenade.

SERENDIPITÉ ET CURIOSITÉ OPINIÂTRE

L'intérêt pour l'histoire nuit-il au caractère détaché de la promenade ? En soi, la culture et le savoir ne sont aucunement contraires à la promenade en tant qu'activité intellectuelle, mais en constituent au contraire une des conditions fondamentales : dans la conception de Schelle, la promenade est un art noble dont ne peuvent profiter que « les personnes ayant une culture à mesure de l'homme »²⁷ ; c'est cet aspect cultivé qui distingue l'art de se promener d'un simple déplacement du corps. Cependant, il s'agit pour Schelle, comme nous l'avons déjà indiqué, de maintenir la juste distance avec l'objet de la promenade, pour éviter qu'elle se transforme en étude. En ce qui concerne Potocki, l'image qu'il aime à créer de lui-même comme flâneur et promeneur du monde devient problématique lorsque les modalités de la

²⁴ Jean Potocki, *Voyage en Turquie et en Égypte, op.cit.*, note n° 85, p. 44.

²⁵ *Ibidem*, p. 43.

²⁶ Jean Potocki, *Voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase, op.cit.*, p. 35.

²⁷ Karl Gottlob Schelle, *L'Art de se promener, op.cit.*, p. 25.

promenade – le détachement, la gratuité du mouvement, le bonheur paisible trouvé dans le rapport d'intimité avec la nature – se heurtent à une soif de savoir et à une curiosité insatiables.

Le problème se présente sans doute avec la plus de force lorsque la promenade a pour cadre l'espace urbain d'une métropole, là où la culture se superpose inéluctablement sur le paysage. Avant d'être arrivé au Mont Ida, Potocki s'est arrêté à Constantinople pendant près d'un mois, afin de bien explorer l'ancienne capitale impériale. Le séjour lui offrit l'occasion de se livrer à la flânerie :

Depuis près d'un mois, je passe les journées entières à parcourir les rues de cette Capitale, sans autre but que de me rassasier du plaisir d'y être. Je me perds dans ses quartiers les plus reculés ; j'erre sans dessein et sans plan. Je m'arrête, ou je poursuis ma course, décidé par le motif le plus léger²⁸.

Encore une fois, il s'agit de décrire une forme particulière de mouvement qui comprend les notions de gratuité – le but serait de simplement trouver « du plaisir d'y être » –, de détachement et de disponibilité à l'imprévu, cette dernière permettant au flâneur de changer de direction « par le motif le plus léger ». Ainsi la curiosité du flâneur n'est-elle pas centrée sur des objets en particulier, mais se laisse facilement séduire et égarer.

Cependant, les modalités de la flânerie et de la promenade se trouvent au point d'être renversées par la *libido sciendi* quand le détachement du flâneur doit céder la place à l'opiniâtreté du curieux : « Je reviens souvent aux lieux dont on m'avoit défendu l'entrée, & j'éprouve qu'il en est peu d'inaccessibles à l'opiniâtreté, & surtout à l'or. Les mots *Jassak*, défense, *Olmas*, cela ne se peut, les premiers qui retentissent aux oreilles d'un Etranger, sont enfin étouffés par la voix de l'intérêt »²⁹. En même temps, c'est finalement cette attitude, en conflit avec la conception que développera Schelle de la promenade, qui ouvre à Potocki les portes par lesquelles, à en croire l'auteur lui-même, peu d'étrangers arrivent à entrer : « Ce sentiment [de l'intérêt] plus fort même que celui de la crainte, m'a déjà ouvert les Palais des Grands, les Sanctuaires de la Religion, ceux de la beauté où s'élevent et se vendent les jeunes filles destinées à faire l'ornement des Harems, tous lieux que n'a jamais vu le commun des voyageurs »³⁰. Avec cette opiniâtreté, on semble se trouver assez loin de la promenade telle que la théoriserait Schelle, selon qui l'attention du promeneur ne doit jamais être forcée.

Prenant peut-être conscience de la contradiction qui existe entre le détachement du flâneur, dont il s'était vanté dans le passage précédant, et sa propre curiosité opiniâtre,

²⁸ Jean Potocki, *Voyage en Turquie et en Égypte, op.cit.*, p. 19.

²⁹ *Idem.*

³⁰ *Idem.*

Potocki cherche à résoudre le problème en indiquant que le hasard a parfois besoin d'un coup de main : « Quelquefois le hasard & l'hospitalité naturelle des Orientaux, viennent au-devant de ma curiosité ; mais on sent bien que de pareils hasards ne sont que pour ceux qui savent les chercher »³¹. Ce que décrit ici le comte polonais rappelle la notion de *serendipité*, « serendipity », notion que l'écrivain et politique britannique Horace Walpole avait créée quelque trente ans avant le voyage de Potocki, inspiré par un vieux conte, *The Three Princes of Serendip*³². Pour l'auteur du *Château d'Otrante*, le terme désigne une « accidental sagacity », soit une capacité à tirer profit du hasard, une faculté d'esprit réunissant sagesse et disponibilité³³. Dans son contexte originel, la notion n'est pas sans rapport avec la promenade, car il s'agit d'être capable de découvrir, le long de son chemin, ce dont on n'est pas à la quête, ce qui présuppose une liberté d'esprit et une attention ouverte. C'est précisément l'idée qu'il faut savoir être disponible à (ac)cueillir les fruits du hasard que mobilise Potocki dans le passage cité ci-dessus, peut-être pour accorder sa curiosité avec les modalités de la promenade.

Du reste, le manque de curiosité n'est guère plus favorable à la flânerie, car il peut avoir pour effet de restreindre l'espace de découverte. La constitution de l'espace urbain implique naturellement des restrictions à la liberté chère au flâneur, restrictions différentes de celles imposées par la nature. Certains lieux sont défendus au visiteur, tels les « Palais des Grands », et les « Sanctuaires de la religion »³⁴. Or, d'autres restrictions, les visiteurs se les imposent à eux-mêmes, par leur absence de curiosité et de savoir. Potocki prend soin de se distinguer de la foule des voyageurs arrivant dans la ville avec des préconceptions qu'il juge limitatives :

Vous serez peut-être étonnée d'apprendre que dans le grand nombre de voyageurs qui abordent en cette ville, il en soit très-peu qui puissent en rapporter des idées un peu exactes ; rien cependant n'est plus vrai, les plus observateurs ont épuisé leur curiosité à visiter les monuments de la Grece, & n'envisagent les Turcs que comme les destructeurs des objets de leur culte. Ils arrivent pleins de cette idée, se logent dans

³¹ *Idem*.

³² Walpole a sans doute lu le conte dans la variante de Louis de Mailly, *Les Aventures des trois princes de Serendip* (1719), fondées sur le *Peregrinaggio di tre figliuoli del re di Serendippo* (1557) de Cristoforo Armeno.

³³ C'est dans une lettre à Horace Mann que Walpole donne son explication de la notion : « This discovery indeed is almost of that kind which I call *serendipity*, a very expressive word, which as I have nothing better to tell you, I shall endeavour to explain to you : you will understand it better by the derivation than by the definition. I once read a silly fairy tale called *The Three Princes of Serendip* : as their highnesses travelled, they were always making discoveries, by accident and sagacity, of things which they were not in quest of: for instance, one of them discovered that a mule blind of the right eye had travelled the same road lately, because the grass was eaten only on the left side, where it was worse than on the right – now do you understand *serendipity* ? One of the most remarkable instances of this *accidental sagacity* (for you must observe that *no* discovery of a thing you *are* looking for comes under this description) was of my Lord Shaftsbury, who happening to dine at Lord Chancellor Clarendon's, found out the marriage of the Duke of York and Mrs Hyde, by the respect with which her mother treated her at table ». Lettre de Walpole à Mann, lundi 28 janvier 1754, in *Horace Walpole's correspondence with Sir Horace Mann*, t. IV, New Haven, Yale University Press, 1960/1975, pp. 407-408.

³⁴ Jean Potocki, *Voyage en Turquie et en Égypte, op.cit.*, p. 19.

le quartier des Francs, & daignent à peine traverser une fois le port pour aller voir la Mosquée de Sainte-Sophie, & revenir chez eux. Nourrie par l'étude de l'histoire & de la littérature des orientaux, ma curiosité m'a fait suivre une autre marche³⁵.

Les restrictions que constituent les préjugés culturels et le manque de curiosité prennent ici la forme de contraintes spatiales. Le flâneur, par contre, qui se laisse guider par une curiosité « nourrie » de connaissances culturelles, sait s'orienter avec plus de liberté, dans un cadre spatial plus étendu.

Peut-être Potocki se rappela-t-il le conflit inhérent à la promenade, entre détachement et curiosité opiniâtre, lorsqu'il décrivit les promenades du géomètre Velasquez dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* :

Autant que je m'en rappelle, la curiosité a été ma première passion. On ne voit à Ceuta ni chevaux ni voitures ni autres dangers à courir pour des enfants, et l'on me laissait promener dans les rues tant que je voulais. Je satisfaisais donc ma curiosité en allant au port et remontant à la ville cent fois par jour ; j'entrais même dans toutes les maison, dans les arsenaux, les magasins, les ateliers, regardant les ouvriers, suivants les portefaix, questionnant les passant et me mêlant de tout³⁶.

Comme la flânerie de Potocki à Constantinople, les promenades de Velasquez à Ceuta (que Potocki visita d'ailleurs lors de son voyage au Maroc en 1791) signalent la présence d'une *libido sciendi* qui va à l'encontre des modalités de la « vraie » promenade. La liberté accordée au personnage, que les parents laissent se promener « tant qu'il] voulai[t] », répond, certes, à un élément important de la promenade comme activité intellectuelle ; d'une certaine manière, le jeune Velasquez apparaît comme un vrai flâneur, dont la curiosité est pourtant poussée trop loin. La manière dont il parcourt, voire fouille, tous les coins de Ceuta, l'éloigne de l'attitude détachée du promeneur.

Certainement, le motif du promeneur tiraillé entre curiosité et détachement n'est qu'un seul parmi de nombreux motifs qui servent à former un thème central du roman potockien, à savoir la tension entre un goût pour l'attitude du laisser-aller et les aspirations à un savoir total³⁷. On voit toutefois que la promenade tient une place particulière dans cet ensemble de motifs romanesques, comme figure à la fois de détachement et de découverte, faisant ainsi écho aux promenades décrites par Potocki dans ses récits de voyage.

Il faut évidemment faire avec prudence de tels rapprochements entre un roman et des textes de non-fiction, surtout chez un romancier comme Potocki, maître du pastiche et du jeu

³⁵ *Ibidem*, pp. 18-19.

³⁶ Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1804, Paris, Flammarion, 2008, p. 396.

³⁷ Pour plus sur ce thème, je me permets de renvoyer à mon propre livre, *Jean Potocki : esthétique et philosophie de l'errance*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2014, et en particulier à la conclusion, p. 467 sq.

sur les conventions romanesques. La promenade, aussi bien comme lieu que comme pratique, est un *topos* romanesque ; c'est en fait un *topos* dans le double sens du terme, à la fois lieu et lieu commun. Le romancier Potocki est bel et bien conscient de la valeur romanesque du motif, à en juger par le récit de son personnage Lope Soarez :

Busqueros s'en alla tout de suite après qu'il eut diné ; pour moi, je laissai passer la grande chaleur du jour et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de ce lieu, mais j'étais très impatient de voir le Buen-Retiro, cette promenade solitaire est fameuse dans nos romans, et je ne sais quel pressentiment m'avertissait que j'y trouverais moi même l'occasion d'y faire une tendre liaison³⁸.

Jeu autoréflexif sur les conventions romanesques, ce passage est en même temps révélateur de la conscience qu'a Potocki de la valeur culturelle des lieux et des espaces. Dans cette « Histoire de Lope Soarez », située dans le Madrid de la galanterie et des romances espagnoles, la promenade du Buen-Retiro apparaît surtout comme un lieu richement investi d'un imaginaire particulier ; au paysage « réel » de ce jardin fameux se superpose un paysage « culturel », pas très différent du palimpseste mytho-historique vécu par Potocki autour du Mont Ida.

Le personnage de Lope Soarez, qui s'est formé en lisant des romans de galanterie et s'oriente dans le monde en fonction des ses lectures³⁹, voit donc dans la promenade un lieu particulièrement propice pour former des rencontres amoureuses. Cela est caractéristique de la mise en écrit de la promenade dans le roman potockien : en tant que lieu public, la promenade signale l'arrivée des rencontres imprévues qui bouleversent la vie des personnages en question⁴⁰. Mais on voit aussi qu'il s'agit de rencontres souvent facilitées par les personnages eux-mêmes. Le jeune amoureux Lope Soarez cherche en quelque sorte à aider le hasard, en se dirigeant vers le Buen-Retiro afin de préparer le terrain, pour ainsi dire, à la formation de sa « tendre liaison ».

On reconnaît là une caractéristique de l'attitude potockienne envers la promenade comme découverte du monde, comme on l'a vu aussi de la description de sa flânerie à Constantinople : il ne s'agit pas de s'abandonner complètement au hasard, mais de créer en

³⁸ Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1804, *op.cit.*, p. 544. La version de 1810 donne une variante de ce passage: « Busqueros s'en alla dès qu'il eut diné ; pour moi, je laissai passer la grande chaleur du jour et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de cette promenade, mais j'étais très impatient de voir le Buen-Retiro : ce jardin solitaire est fameux dans nos romans et je ne sais quel pressentiment m'avertissait que j'y formerais une tendre liaison ». *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1810, Paris, Flammarion, 2008, pp. 421-422.

³⁹ *Ibidem*, p. 418 sq.

⁴⁰ C'est par exemple, le cas de Monsignor Ricardi et de Laura Cerella, qui se rencontrent lors de la promenade de ce premier, rencontre qui changera la vie à tous les deux. *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1804, *op.cit.*, p. 646. C'est aussi le cas de don Phélope Avadoro, qui voit sa vie bouleversée lors d'une promenade qui finit en ses propres noces. *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1810, *op.cit.*, p. 565.

quelque sorte des conditions favorables à la serendipité. Cela sert par ailleurs à appeler notre attention sur l'aspect ordonné et réglé de la promenade en tant que pratique. Que l'esprit ne doive pas forcer les choses lors d'une promenade, qu'il importe de maintenir une libre disponibilité afin de recevoir les fruits du hasard, se promener a pour autant quelque chose d'une activité réglée, ce qui la distinguerait, notamment, de l'errance⁴¹.

La promenade revêt ainsi un paradoxe similaire à celui que comprend le jardin anglais, le lieu par excellence pour les promenades en cette fin du XVIII^e siècle : à la fois « sauvage », en comparaison avec le jardin à la française, et ordonné, dans le sens où il s'agit tout de même d'un espace cultivé par l'homme. Ce sont précisément les règles de la promenade qu'essayera d'établir Schelle lorsqu'il la théoriserait et l'érigerait en art. Potocki, lui, semble avoir conscience du fait qu'il faut parfois aider le hasard, et que l'on peut paradoxalement, et jusqu'à un certain point, créer des conditions favorables pour un esprit libre et disponible, prêt à explorer le monde.

PLAISIR DU SAVOIR ET « BON-HOMIE D'ÉRUDITION »

La curiosité et la soif de savoir constituent donc un problème à résoudre pour bien réussir dans l'art de la promenade, tant pour Potocki que pour Schelle. Chez Rousseau, source d'inspiration pour les deux, il est aussi possible d'identifier la quête d'un équilibre entre détachement et soif de savoir, un problème particulièrement pertinent pour ce qui concerne l'observation de la nature, la botanique en particulier. Rousseau prend soin de distinguer ses activités de botanique lors de ses promenades d'une étude de la nature investie par la « vanité », laquelle finirait par en dissiper tout le charme. Cette opération de distinction est faite, non pas pour s'instruire, mais pour trouver du plaisir dans le contact intime avec la nature⁴². Schelle prend appui sur cette idée dans son traité, affirmant qu'« il est nécessaire d'avoir des connaissances en botanique » si l'on veut « retirer tous les plaisirs possibles de promenades dans une forêt »⁴³. Pourtant, il s'agit, là encore, de maintenir à tout prix le détachement et la libre disponibilité d'esprit, sans lesquels il ne peut être question d'une vraie promenade :

⁴¹ La figure de l'errance joue aussi un rôle tout à fait central dans l'œuvre de Potocki. Voir mon livre *Jean Potocki : esthétique et philosophie de l'errance*, *op.cit.* Si l'errance et la promenade partagent certaines modalités, celle-ci se distingue entre autres de celle-là par une forme de mouvement plus restreinte et tempérée, et une approche plus ordonnée et maîtrisée envers le monde.

⁴² Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, *op.cit.*, pp. 130-131.

⁴³ Karl Gottlob Schelle, *L'Art de se promener*, *op.cit.*, p. 102.

Seulement, il ne faut pas pratiquer la botanique avec une visée précise, comme une tâche fastidieuse. Les promenades botaniques doivent être des flâneries au sens le plus exact du terme, à la manière de Rousseau. Il ne faut pas partir du principe qu'on va trouver telle ou telle sorte d'herbes ou de plantes durant ses promenades et n'avoir l'esprit occupé que par ça ; ce serait en contradiction avec la liberté d'esprit propre à la promenade. On ne serait plus capable d'attention pour la nature environnante⁴⁴.

Le même modèle rousseauiste semble orienter le jeune Potocki lors de ses promenades au Maroc. Ayant décrit des découvertes et observations en matière d'histoire naturelle, il fait immédiatement ses réserves : « Je crois pourtant devoir avertir les critiques, de ne pas s'exercer sur mes résultats d'histoire naturelle, je ne les écris que parce qu'ils se trouvent au bout de ma plume, & sans y attacher aucune importance »⁴⁵. Qu'il s'agisse ici pour l'amateur de prendre ses précautions à l'égard des critiques savants, le passage sert en même temps à signaler la liberté et le détachement du flâneur.

Non seulement Potocki cherche-t-il à maintenir les modalités de la promenade dans l'observation de la nature, mais aussi à les associer à un principe d'écriture : le mouvement de sa plume devrait être gouverné par les mêmes modalités que les mouvements du corps et de l'esprit. Dans la mise en écrit de ses voyages, Potocki affirme précisément vouloir suivre un principe d'écriture selon lequel la plume et l'esprit sont intimement liés : « Vous trouverez peut-être ces idées bien folles ; mais mon plaisir est de vous les dire telles qu'elles me viennent, sans prétendre les justifier »⁴⁶. Le passage est d'ailleurs un nouvel écho des *Rêveries* : « Je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'est venu et avec aussi peu de liaison que les idées de la veille en ont ordinaire avec celles du lendemain »⁴⁷. Nous voyons dans les deux cas une chaîne causale s'étendre du corps à l'écriture par le biais de l'esprit : la liberté de mouvement de l'esprit serait le résultat d'une manière de se mouvoir, qui donnerait ensuite lieu à une écriture « flâneuse », caractérisée par la gratuité, par une attention à l'imprévu et au hasard, et, surtout, par le plaisir.

C'est justement la notion de plaisir qui permet finalement à Potocki de réunir ce qui pour Schelle est incompatible, la promenade et l'érudition. Pour le philosophe allemand, « [...] toute forme de réflexion méthodique et rigoureuse est étrangère à la promenade »⁴⁸. Pour Potocki, cependant, au moins dans ses moments les plus optimistes, la science et l'érudition peuvent constituer un véritable espace de loisir, une vraie promenade, comme il le constate dans une lettre à son frère Sévérin :

⁴⁴ *Ibidem*, pp. 102-103.

⁴⁵ Jean Potocki, *Voyage dans l'empire de Maroc, op.cit.*, pp. 132-133.

⁴⁶ Jean Potocki, *Voyage en Turquie et en Égypte, op.cit.*, p. 16.

⁴⁷ Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire, op.cit.*, p. 41.

⁴⁸ Karl Gottlob Schelle, *L'Art de se promener, op.cit.*, p. 32.

Pour ce qui me regarde je te dirai, que j'ai écrit la dernier[e] ligne de ma chronologie hebraïque, qui termine aussi toutes les difficultés de la Chronologie. Et apresent je me trouve un peu déconcerté, de ne plus voir de difficultés devant moi. heureusement que la geometrie transcendante m'offre encore quelques terres inconnues. Et quand je les aurai défrichées, je me promenerai dans les sciences comme dans un jardin anglois, n'y trouvant plus que des fleurs et des gazons⁴⁹.

Certes, la promenade est ici une figure projetée dans l'avenir, dans une situation où toutes les « terres inconnues » des sciences auront été remplacées par « un jardin anglois », c'est-à-dire un espace relativement ordonné. En même temps, le passage révèle que la quête de savoir est surtout une « partie de plaisir » pour le comte polonais, à la manière de ses promenades dans le monde.

Séduit par la figure de la promenade comme exploration « détachée » du monde, Potocki proposera, lors de son voyage en Basse-Saxe en quête d'antiquités slaves et vendes, une notion qui semble en quelque sorte réunir les modalités de la promenade avec l'érudition. Cette notion, il la désigne par le terme « bon-homie » : « Me voici bien écarté de ma route, mais le but de mon voyage est de parler de l'histoire des Slaves, & ceci est une apologie de la bon-homie d'érudition, que j'ai cherché à mettre, dans la recherche de leurs antiquités & qui seroit de mise dans l'étude de bien des sciences »⁵⁰. Il s'agit d'une approche à la recherche qui serait plus intuitive, voire moins rigoureuse, par rapport à ce que permettrait l'esprit de système. Le chercheur se rapprocherait du promeneur, en maintenant l'esprit détaché et, par conséquent, ouvert. Potocki oppose explicitement cette « bon-homie » à l'esprit de système⁵¹. Cela s'ajoute alors à la critique de l'esprit de système, et, par extension, de la philosophie des Lumières à laquelle Potocki l'associe, telle qu'il la développe dans ses ouvrages d'histoire et ailleurs dans ses voyages⁵². Notons également que cette « apologie de la bon-homie d'érudition » s'accompagne d'une affirmation du droit de s'écarter de la route, comme si le refus du système concernait tout en même temps la méthode du chercheur, l'itinéraire du promeneur et la plume de l'écrivain.

François Rosset et Dominique Triaire ont observé qu'« on peut légitimement douter de la valeur proprement scientifique d'une telle approche quand elle serait suivie à son tour, et à

⁴⁹ Lettre à Séverin Potocki, 20 novembre 1805, in François Rosset, Dominique Triaire (éds.), *Jean Potocki. Œuvres V*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2006, pp. 127-128.

⁵⁰ Jean Potocki, *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe pour la recherche des antiquités slaves ou vendes fait en 1794*, in François Rosset, Dominique Triaire (éds.), *Jean Potocki. Œuvres I*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004 p. 216.

⁵¹ *Ibidem*, p. 215.

⁵² Voir, par exemple, les ouvrages suivants : *Essay sur l'histoire universelle & recherches sur celle de la Sarmatie* (1789), in François Rosset, Dominique Triaire (éds.), *Jean Potocki. Œuvres III*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 106 ; *Recueil Raisonné des plus anciennes notions historiques*, in Émilie Klene (éd.), *Jean Potocki à nouveau*, Amsterdam, New York, NY, Rodopi, 2010, p. 316 ; *Voyage dans l'empire de Maroc*, *op.cit.*, p. 117.

l'encontre de son promoteur, systématiquement », mais qu'« on doit aussi savoir mesurer l'extraordinaire liberté qui s'exprime ici et qui garantit au sujet une incomparable fraîcheur dans la perception et le jugement »⁵³. On peut ajouter que c'est justement cette « fraîcheur » que Potocki cherche dans la figure de la promenade, sous forme d'une libre disponibilité de l'esprit.

L'ART DE SE PROMENER : UN PROBLÈME DE DISTANCE

Au bout du compte, la différence entre la promenade pure, telle que l'envisagera Schelle, et l'attitude d'exploration du monde, comme chez Potocki, est peut-être finalement de degré et non de nature. Comme nous l'avons vu, être flâneur comprend nécessairement avoir de la curiosité, aussi bien qu'une certaine culture, et la promenade comme activité intellectuelle apparaît comme située quelque part sur une ligne dont les extrémités sont constituées par la curiosité « opiniâtre » et par l'indifférence. Il s'agit, pour qui veut maîtriser l'art de se promener, de trouver la bonne distance avec l'objet de la promenade, de bien mesurer le degré de détachement de l'esprit à l'égard du paysage. Rappelons que l'activité intellectuelle que cherche à définir le philosophe allemand exige une spontanéité à laquelle toute application forcée de l'esprit vers des objets en particulier devient un obstacle. L'attention de l'esprit doit pour lui « glisser au-dessus des objets en quelque sorte, répondre à leurs sollicitations plutôt que de se laisser contraindre à leur étude par l'esprit »⁵⁴. Aussi le promeneur tel que l'envisage Schelle est-il avant tout un spectateur. Potocki, dans ses promenades dans d'autres parties du monde, se voit précisément dans ce rôle, cherchant pourtant à se rapprocher aussi près de « scène » que possible :

Mon dessein comme vous le savez étoit de passer en Angleterre : mais j'ai cru la guerre civile un spectacle digne d'arreter un voyageur, & je prens le chemin de la Hollande. Ainsi fidèle au plan de n'en point avoir, je veux encore quelques années courir les théâtres des évènements, & me tenir aussi près de la scene que le peut faire un spectateur⁵⁵.

Encore une fois, les modalités de la promenade se retrouvent chez Potocki dans sa mise en écrit du voyage, en particulier, cette fois-ci, sous forme d'une libre disponibilité consistant à ne pas avoir de plan. Et de nouveau, il est possible d'identifier une tension entre, d'un côté, l'idéal du détachement et de la libre disponibilité, et, de l'autre, la curiosité et le désir de

⁵³ François Rosset, Dominique Triaire, « Présentation » in Jean Potocki, *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe* op.cit., p. 205.

⁵⁴ Karl Gottlob Schelle, *L'Art de se promener*, op.cit., p. 33.

⁵⁵ Jean Potocki, *Voyage en Hollande*, op.cit., p. 67.

connaître et comprendre le monde.

Or, ce que fait Potocki ici est surtout de décrire la constitution de l'espace qu'il s'apprête à parcourir : s'il se voit comme un promeneur du monde, c'est que ce monde est pour lui une scène, face à laquelle il faut savoir trouver la bonne distance ; non pas physiquement, mais surtout intellectuellement et émotionnellement, en essayant d'y « glisser au-dessus », comme le dira Schelle, tout en s'y rapprochant aussi près que possible. Pour Potocki, le problème fondamental de l'art de se promener semble alors consister à se rapprocher des événements sans pour autant rompre avec cette attitude de détachement qui fait de lui un spectateur au lieu d'un participant. Voici tout l'enjeu de la promenade comme art et comme modèle pour l'exploration du monde.

Si le comte polonais a réussi ou non à toujours maintenir la bonne distance, à bien maîtriser l'art de se promener dans le monde, c'est là une autre question. Et peut-être importe-t-il finalement peu. Ce qui nous importe, par contre, c'est que la promenade, comme pratique et comme figure, a exercé une forte influence sur la vie et sur la plume de Potocki, et qu'il l'a continuellement pensée et décrite avec cette originalité qui caractérise toute son œuvre.

BIBLIOGRAPHIE

Pierre Deshusses, « Préface », in Karl Gottlob Schelle, *Die Spatziergänge oder die Kunst spazieren zu gehen* [1802]; trad. fr. P. Deshusses, *L'Art de se promener*, Paris, Payot et Rivages, 1996, p. 7 sq.

Marius Warholm Haugen, *Jean Potocki : esthétique et philosophie de l'errance*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2014.

Jean Potocki, *Voyage en Turquie et en Égypte* (1788), in François Rosset, Dominique Triaire (éds.), *Jean Potocki. Œuvres I*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 13 sq.

Jean Potocki, *Voyage en Hollande fait pendant la révolution de 1787* (1789), in François Rosset, Dominique Triaire, *Jean Potocki. Œuvres I*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 67 sq.

Jean Potocki, *Voyage dans l'empire de Maroc, fait dans l'année 1791* (1792), in François Rosset, Dominique Triaire (éds.), *Jean Potocki. Œuvres I*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 91 sq.

Jean Potocki, *Voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase* [manuscrit de Varsovie], in François Rosset, Dominique Triaire, *Jean Potocki. Œuvres II*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 13 sq.

Jean Potocki, Heinrich Julius von Klaproth (éd.), *Voyage du Comte Jean Potocki à Astrakhan et dans les cantons voisins, en 1797* (1827), in François Rosset, Dominique Triaire, *Jean Potocki. Œuvres II*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 141 sq.

Jean Potocki, *Essay sur l'histoire universelle & recherches sur celle de la Sarmatie* (1789), in François Rosset, Dominique Triaire (éds.), *Jean Potocki. Œuvres III*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 105 sq.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1804, Paris, Flammarion, 2008.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1810, Paris, Flammarion, 2008.

Jean Potocki, *Correspondance*, in François Rosset, Dominique Triaire (éds.), *Jean Potocki. Œuvres V*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2006.

Jean Potocki, *Recueil Raisonné des plus anciennes notions historiques*, in Émilie Klene (éd.), *Jean Potocki à nouveau*, Amsterdam, New York, NY, Rodopi, 2010, p. 309 *sq.*

François Rosset, Dominique Triaire, « Présentation » [au *Voyage dans l'empire de Maroc*], in François Rosset, Dominique Triaire (éds.), *Jean Potocki. Œuvres I*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 83 *sq.*

François Rosset, Dominique Triaire, « Présentation » [au *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe*], in François Rosset, Dominique Triaire (éds.), *Jean Potocki. Œuvres I*, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2004, p. 203 *sq.*

Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1782), Paris, Gallimard, 1972.

Karl Gottlob Schelle, *Die Spatziergänge oder die Kunst spatzieren zu gehen* [1802]; trad. fr. P. Deshusses, *L'Art de se promener*, Paris, Payot et Rivages, 1996.

Horace Walpole, *Horace Walpole's correspondence with Sir Horace Mann*, t. IV, New Haven, Yale University Press, 1960/1975.